

Hommage à Hugo Claus

par **Stefan Hertmans**

Ecrit à la demande des organisations littéraires Entrez Lire, Het beschrijf et deBuren, à l'occasion du Marathon Claus du dimanche 6 octobre 2009 dans la maison internationale des littératures Passa Porta. Ce texte a été lu lors de la remise du « Prix Noble de Passa Porta 2009 » à Mme Veerle Claus-De Wit.

Mesdames et Messieurs,

« Papa mangeait des perdrix et Maman n'était pas là. »

C'est la première phrase que j'aie lue de Hugo Claus – ou plutôt : j'ai vu un jour venir sur moi cette phrase tel un projectile, un objet brillant qui a foré dans mon imagination un trou pour s'y nicher, une ouverture par laquelle allait plus tard se couler en moi la somme de sa fabuleuse poésie.

Pourquoi cette phrase fut-elle d'emblée un perce-oreille, une chose impérieuse qui à coups de questions griffues se frayait un chemin à l'intérieur de moi ?

Je ne l'ai compris que plus tard, lorsque j'ai découvert avec combien d'ingéniosité Claus maintenait dans ses poèmes l'équilibre entre nécessité et contingence.

Le premier principe était celui de l'évidence absurde : papa mangeait des perdrix et maman n'était pas là, ces deux circonstances totalement différentes n'étant séparées et liées que par le banal petit mot « et ». Pourquoi ces deux circonstances dépendaient-elles l'une de l'autre ? Pourquoi Maman n'était-elle pas là de façon si évidente lorsque Papa mangeait des perdrix ? Surgissait alors l'image d'un personnage quasi médiéval, grossier bâfreur, qui ne savourait pas tout bonnement une petite perdrix, mais dévorait toutes les perdrix. Une image menaçante en quelque sorte, car manger des perdrix comme on mange des pommes de terre, c'est extravagant, et d'autant plus que Maman bien sûr n'était pas là - Maman avec un majuscule, remarquez. Le poème porte le titre « Thuis » – chez nous. Il décrit une scène où deux gamins jouent au train électrique.

Mais rien n'est « chez soi » dans ce poème : tout évoque la claustration dans un cadre innommable, un lieu étrange où souffle une tempête de mauvais augure. L'espace de la grande poésie, où le moindre détail reçoit sa charge de non-dit. L'espace de la propre vie de Claus d'ailleurs : un homme qui n'a jamais durablement trouvé son chez soi, mais qui était chez lui dans le monde. C'est suite à cette expérience paradoxale – que la grande poésie est à la fois littérale et insaisissable – que je me suis mis à lire en entier l'immense œuvre poétique de Claus, tantôt par petites bouchées, tantôt avec démesure. Et c'est suite à cette première expérience aussi que je lui ai toujours fait confiance en tant que lecteur, je savais qu'il ne pouvait pas me décevoir ; il avait beau multiplier les acrobaties et attaquer les choses par n'importe quel bout, jamais il ne m'a déçu.

Peut-être n'y a-t-il aucun autre poète de format européen qui ait constamment su associer de façon aussi naturelle le ludique et le sérieux absolu. Le joueur en Claus était toujours extrêmement consciencieux quand il s'agissait de ses poèmes ; car sa désinvolture elle aussi était souvent jouée. Un grand poète est quelqu'un qui sait bien observer, qui est fasciné par une image, une attitude des gens. C'est quelqu'un qui peut sourire alors que personne dans l'assistance ne se doute de rien. C'est quelqu'un qui voit des scènes de cinéma se dérouler à sa propre table, et imagine que le soleil couchant donne au geste de cette belle dame là-bas un éclairage vachement ironique. L'ironie était peut-être le plus grand secret de l'impressionnant talent de Claus ; mais il faut être capable de doser l'ironie avec infiniment de circonspection, et en cela il était le maître incontesté. L'ironie par ailleurs n'est efficace qu'à condition de ne jamais s'appuyer sur le malin plaisir, jamais sur une caricature, jamais sur la revanche, mais toujours sur de l'empathie, qui s'exprime par un certain quant-à-soi, une empathie pour l'homme, disons, ce fol animal. Cette caractérisation du talent d'Hugo Claus comme fondé sur la connaissance de l'homme, le définit aussi lui-même en tant qu'homme – l'homme rare, grand et sensible qui nous manque tous les jours.

Le narrateur Claus était tout autant un mélange de désinvolture et de précision. Ses romans excellent dans une sorte d'exercice d'équilibre entre le détail poignant et l'« understatement » dont sont tissés les événements racontés. Le flux de sa prose est rythmé par des phrases sorties directement de la plume du poète, et portées par le courant d'une sorte de narration « pince-sans-rire ». Claus a ainsi, à l'aide de sa plume, photographié et filmé une époque. L'époque de sa génération bourguignonne, forgée dans cette soif de liberté des lendemains de guerre, mais encore marquée par les souvenirs d'une jeunesse catholique contrainte, la guerre, la collaboration, les frustrations mesquines de la *Flandre profonde*. Cette combinaison de pulsion de liberté et de vulnérabilité a donné naissance à l'image que Claus s'est faite de la Flandre et qui l'a toujours à la fois amusé et irrité. Je l'ai un jour rencontré en Provence devant sa télévision, hoquetant de rire en regardant Eddy Wally. Si l'on regardait avec son regard, on voyait soudain un personnage de roman Clausien, un déballage tragi-comique mais profondément humain qui le ravissait. Cette façon de s'attendrir à distance, c'était tout à fait lui : là, loin de son pays natal, il pouvait librement en rire et même s'en émouvoir. Distanciation et solidarité s'unissaient chez lui de façon très particulière. Claus était aussi dès lors, d'une façon quasi-organique, l'homme des dialogues percutants. Là aussi on peut voir à l'œuvre son excellent flair cinématographique, et ce qu'il suscitait en faisant parler les autres semblait couler de source, alors que tout était très soigneusement pesé et ajusté. Son légendaire esprit d'à propos, ce fonctionnement rapide comme l'éclair de son merveilleux cerveau, transparait aussi et peut-être surtout dans ce qu'il a écrit pour le théâtre, et il s'agit d'une quantité impressionnante. Celui qui relit aujourd'hui ses pièces devenues classiques, s'étonne devant cet accord parfait

entre naturel et grand style, façon cosmopolite et discrètement érudite de citer, qui accompagnait avec aisance la représentation populaire mais toujours subtile de l'enchevêtrement des drames humains petits et grands.

Ces derniers temps, les gens discutent beaucoup de l'engagement, surtout ceux qui confondent cette notion avec celle de conformisme social. Mais l'engagement de Claus était le produit de son esprit de contradiction, le produit d'un individualisme profondément enraciné néanmoins dans le terreau de la société dans laquelle il vivait. Pour lui dès lors, l'engagement n'était pas un sujet de conversation – c'était pour lui un concept trop unidimensionnel, qui ne pouvait pas rendre compte de quelle manière paradoxale il se sentait à la fois solidaire et solitaire. Une aura de solitude calme flottait toujours autour de lui, même à la plus festive des tables et même lorsque ses yeux pétillaient à l'écoute d'une blague bien racontée. Mais on savait qu'en silence il accueillait tout en lui, qu'il voyait des choses et les mémorisait pour leur donner une place dans la fresque de sa vie en écriture.

Hugo Claus personnifiait la grandeur de la littérature flamande, mais ça signifie aussi : dans la perspective européenne où elle s'inscrit et devant la toile de fond de siècles de culture qu'il connaissait comme un encyclopédiste de haut vol. Les critiques, il s'en débarrassait comme s'il s'agissait de poux dans la fourrure du lion. Contrairement au célèbre Noble, le roi lion du Roman de Renard, (Nobel en néerlandais), Claus ne se laissait jamais égarer par de faux éloges, et encore moins par la jalousie ou la hargne.

Au contraire : c'est justement par la combinaison d'un travail d'écrivain infiniment ambitieux et d'une forme de nonchalance supérieure, qu'il en remontrait à tous les lions indolents. Pour cette raison, nous discernons aujourd'hui avec un immense plaisir à Hugo Claus le Prix du Roi Nobel.

© Stefan Hertmans 2009, traduit du néerlandais par Danielle Losman